

OCTAVE MIRBEAU ET BERNARD LAZARE

Pendant une dizaine d'années, Octave Mirbeau, "l'imprécateur au coeur fidèle", le justicier des arts et des lettres, et Bernard Lazare "le juste" ont été liés d'amitié, se sont voués une admiration réciproque, et ont participé de conserve au combat pour l'anarchie, pour la Justice et la Vérité. Malheureusement, nous n'avons pas retrouvé trace des lettres qu'ils n'ont pas dû manquer d'échanger, et, pour tracer un rapide tableau de leurs relations, j'en serai donc réduit, à défaut de sonder leurs reins et leurs coeurs, à analyser leurs convergences idéologiques.

SYMBOLISME

La première de ces convergences est d'ordre littéraire. Bien que les historiens de la littérature, aveuglés par d'absurdes préjugés, s'obstinent à l'affubler de l'étiquette de "naturaliste", infamante à ses yeux, Mirbeau apparaissait, aux yeux de la jeune génération d'écrivains et d'artistes, comme celui de leurs aînés le plus apte à pourfendre, non seulement la moribonde Académie, cette "vieille sale", mais aussi l'hydre naturaliste, et à promouvoir le talent de ceux qui tentaient de s'engager dans des voies nouvelles. D'abord, bien sûr, parce que lui-même, dans ses trois premiers romans officiels (1), *Le Calvaire* (1886), *L'Abbé Jules* (1888), et *Sébastien Roch* (1890) avait allégrement bafoué nombre de normes romanesques en vigueur, sous l'influence conjointe d'Edgar Poe, de Barbey d'Aurevilly, de Tolstoï et surtout de Dostoïevski (2). Ensuite, et peut-être plus encore, parce que, en tant que journaliste influent et éclairé, il n'avait cessé de soutenir, voire de révéler, les talents méconnus et prometteurs d'artistes et d'écrivains sensibles au mystère des choses et soucieux d'en suggérer l'infinie complexité sur un mode nouveau. Toute la jeunesse symboliste avait en mémoire le tonitruant article du *Figaro* sur *La Princesse Maleine* qui, le 24 août 1890, avait, du jour au lendemain, propulsé vers la gloire un poète gantois complètement inconnu, Maurice Maeterlinck. Pensons aussi à ses articles sur Vincent Van Gogh et Paul Gauguin (3) qui, en 1891, ont permis au premier d'entamer la prodigieuse carrière posthume que l'on sait, et à l'autre de vendre ses toiles deux ou trois fois plus cher qu'il ne l'espérait et d'acquérir ainsi la somme indispensable à son évasion vers la Polynésie (4).

On comprend dès lors qu'entre ce grand aîné à peine quadragénaire et la jeune avant-garde symboliste à laquelle se rattache Bernard Lazare, se soient établis des liens privilégiés, qu'atteste notamment la fameuse *Enquête sur l'évolution littéraire* réalisée en 1891 par Jules Huret (5). C'est tout naturellement vers Mirbeau que se tournent le "Magnifique" Saint-Pol Roux lorsqu'il entend s'emparer de ce bastion du conservatisme théâtral qu'est l'Odéon (6) ; Camille Mauclair, lorsqu'il souhaite donner le maximum d'impact à un article sur *Pelléas et Mélisande* ; ou Paul Adam et Bernard Lazare lorsque, en septembre 1892, ils aspirent à participer à l'aventure du *Journal*, financièrement intéressante (7).

ANARCHISME

Cependant, pour Bernard Lazare, qui a rapidement opté pour un engagement révolutionnaire en faveur de l'anarchie, Mirbeau est beaucoup plus qu'un compagnon de route et un porte-voix des artistes novateurs. Il est surtout celui qui, dans toute son immense production journalistique et dans les premières oeuvres littéraires avouées, a oeuvré à l'émancipation des esprits en arrachant les masques des puissants, en mettant à nu les hideurs de la société capitaliste, en obligeant un lectorat misonéiste à jeter sur les choses, les hommes et les institutions, un regard neuf, débarrassé des préjugés corrosifs résultant du conditionnement culturel et qui constituent autant de chiures de mouches (8). Par la dérision, et la démystification, en combinant l'éloquence et l'ironie, l'humour noir et l'invective, la farce et la caricature, Mirbeau a mis en oeuvre le programme qu'il s'était fixé dès 1877 dans son compte rendu de *La Fille Elisa* de Goncourt : contribuer à l'amélioration de l'état

social - qu'il appelait audacieusement "socialisme" - en obligeant la société à "regarder Méduse en face" et à prendre "horreur d'elle-même", et en réalisant ainsi une véritable "révolution" dans les esprits (9).

Méduse, en l'occurrence, c'est la "sainte trinité" de la famille, névrotique et pourrisseuse d'âmes, de l'école, où l'on parachève la crétinisation de l'enfant, et de l'Eglise, qui distille un poison mortel pour l'esprit et le corps. Ce sont aussi tous ces idéaux homicides et barbares au nom desquels les puissants de ce monde justifient et bénissent les pires atrocités : le patriotisme, qui précipite sans raison les peuples les uns contre les autres dans de sanglants embrasements, et qu'il a débarbouillé au vitriol dans le sulfureux chapitre II du *Calvaire* ; l'argent, devenu le nouveau dieu de la bourgeoisie triomphante et déjà pourrissante, et qui permet à des gangsters comme Isidore Lechat, des *Affaires sont les affaires* (10) de ruiner toute une région et de parler d'égal à égal avec le gouvernement, l'Eglise et l'Armée ; et le "progrès", qui permet à des "âmes de guerre" de massacrer impunément des peuples inoffensifs, de détruire d'antiques civilisations, et de transformer des continents entiers en de terrifiants jardins des supplices.

Ces monstruosité, hélas! la grande majorité des électeurs n'en ont même pas conscience, tant ils ont été dûment abêtis et robotisés. Et au lieu de se révolter contre leurs exploités et de faire la grève des urnes, comme les y invite Mirbeau (11), "plus bêtes que les bêtes, plus moutonniers que les moutons", ils nomment le boucher qui les tuera et choisissent le bourgeois qui les mangera.... C'est par la thérapie du choc pédagogique que Mirbeau journaliste, conteur, romancier, dramaturge, entend susciter l'étincelle de la conscience, non pas, certes, dans les larges masses de son lectorat, mais du moins chez ceux qu'il appelle les "âmes naïves", c'est-à-dire ceux qui ont conservé de leur enfance un peu de leur innocence native et n'ont pas été complètement laminés par le rouleau-compresseur de l'éducastration.

Octave Mirbeau est donc bien "avant tout un révolté", dont les premières oeuvres officielles "auront cette inestimable récompense d'être des éducatrices", comme l'affirme Bernard Lazare dans ses *Figures contemporaines* de 1895 (12). Alors que Ludovic Halévy, maître d'hier à qui il l'oppose, attend, "pour s'endormir tout à fait, d'être secrétaire perpétuel de l'Académie Française," Mirbeau, maître de demain, "sera sévèrement jugé par les moralistes des Instituts", gardiens d'un ordre inique présenté comme immuable : "Ils lui reprocheront son ironie douloureuse, ses sarcasmes terribles, l'impétuosité de son irrespect, la violence de ses attaques contre les idées conventionnelles, la férocité de son mépris pour certains hommes et pour certaines institutions." Circonstance aggravante pour les tenants du bon goût, de la bienséance aseptisée et du désordre établi : "la puissance de l'écrivain, son don des images saisissantes et justes, la fermeté robuste de son style, l'éclat de son imagination", autant de qualités artistiques qui attirent à lui "les esprits qui s'émancipent" et constituent "le secret de son influence d'aujourd'hui et de sa force de demain".

Ainsi, pour l'anarchiste Lazare, le libertaire Mirbeau constitue bien un modèle littéraire et journalistique : sa plume, exceptionnellement riche et efficace, est mise au service de la mission, à la fois politique et esthétique, de libérer l'esprit de la gangue des préjugés et d'idées rétrécissantes qui l'obscurcissent ou l'asphyxient. Or, selon sa biographe, Nelly Wilson, c'est précisément la même mission que s'était fixée Bernard Lazare. N'écrit-il pas, le 1er novembre 1894, qu'il s'agit de tenter "de changer ce troupeau aveugle et captif en un peuple d'hommes libres" ? (13) Les deux compagnons étaient bien sur la même longueur d'onde. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'ils se retrouvent au sein de la rédaction de *L'Endehors* de Zo d'Axa, auquel Mirbeau donne, le 1er mai 1892, son fameux article sur Ravachol, jugé "absolutoire" par Jean Maïtron, et où Lazare publie quatre articles, entre janvier et septembre de la même année (14).

Il n'est pas davantage surprenant que, lors du lancement du *Journal* de Fernand Xau, en septembre 1892, Mirbeau - obligé de n'y collaborer, au début, que sous pseudonyme, du fait de son contrat avec *L'Echo de Paris* - ait tenté d'y faire entrer ses frères de combat : Remy de Gourmont, dont il a pris éloquemment la défense, un an plus tôt, lorsque son compatriote de l'Orne a été vidé de la Bibliothèque Nationale à la suite de son provocant article, "Le Joujou patriotisme" (16) ; Paul Adam ; Georges Lecomte ; Marcel Schwob ; et, bien sûr, Bernard Lazare, dont la première

chronique paraît le 8 octobre 1892, et qui y publie 59 articles (17). Pour un écrivain au bagage journalistique encore léger et à l'orientation politique *a priori* peu compatible avec une collaboration régulière à la grande presse bourgeoise, le coup de pouce de Mirbeau a quelque chose de providentiel. Certes, Lazare ne saurait espérer des émoluments comparables à ceux de son illustre aîné qui, journaliste le mieux payé de son temps, va toucher, pendant dix ans, 350 francs par chronique (18). Mais 150 francs l'article (19), à raison de deux par mois, cela garantit un revenu annuel de 3.900 francs, soit environ 8.000 de nos francs. Avec cela, certes, on n'est pas vraiment riche. Mais on vit honorablement et on a au meilleur compte ses arrières assurés. On comprend dès lors que Lazare puisse adresser à Mirbeau un exemplaire de son étude sur *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* ainsi dédié : "A l'artiste loyal, au révolté, à l'ami" (20).

Les deux compagnons poursuivent donc de conserve dans la grande presse bourgeoise et vénale un combat relayé par une masse de petites revues libertaires à diffusion restreinte. Et ils sont amenés à prendre parallèlement - par la plume, et aussi par leur déposition - la défense de Jean Grave, puis celle de Félix Fénéon, lorsque, dans le cadre des lois liberticides, dites "lois scélérates", la répression s'abat en 1894 sur les intellectuels anarchistes, assimilés à la racaille des inculpés de droit commun, et qu'eux-mêmes en sont réduits un temps à se mettre à l'abri.

DREYFUSISME

L'affaire Dreyfus va achever de rapprocher les deux journalistes engagés dans le grand combat pour la Justice et la Vérité. On sait que Bernard Lazare, le premier des dreyfusards, cherchant des relais dans la grande presse - à laquelle il avait cessé de collaborer - , pour donner un peu d'écho à ses brochures, a contacté parmi les premiers le grand pamphlétaire, "son compagnon en anarchie" (21), probablement fin avril ou début mai 1897. A en croire le témoignage tardif de Lazare, Mirbeau et Séverine - également sollicitée - auraient été "très sympathiques, mais impuissants et ne pouvant exprimer leurs idées dans les journaux où ils écrivent" (22). De fait, quand Mirbeau prendra pour la première fois position publiquement, mais seulement six mois plus tard (23), il fermera définitivement les portes du *Journal* à la cause dreyfusiste ; et cela va l'obliger à placer sa copie à *L'Aurore* de Vaughan, à un prix à coup sûr infiniment moindre qu'au quotidien du panamiste Letellier - si tant est d'ailleurs que sa collaboration n'ait pas été bénévole (24). Tout au long de l'Affaire, Mirbeau se réconcilie, voire se lie d'amitié, avec quantité d'hommes qu'il a naguère combattus, ridiculisés ou vilipendés : Emile Zola, Joseph Reinach, Jean Jaurès, Marcel Prévost, Jules Claretie. Avec Lazare, point de passé à oublier, point de résipiscence indispensable : c'est le même combat contre l'Etat, l'armée et la "justice" qui se poursuit sous d'autres formes, et qui les rapproche dans les colonnes de *L'Aurore* comme jadis dans celles de *L'Endehors* et du *Journal*. Sans doute est-ce dans les bureaux du quotidien où règne Clemenceau, véritable état-major des dreyfusistes, que nos deux compagnons, pendant des mois, se retrouvent régulièrement.

Toujours est-il que, le 4 août 1899, à la veille de l'ouverture du deuxième procès d'Alfred Dreyfus à Rennes, Mirbeau fait route avec Lazare et Séverine. Gare Montparnasse, au milieu des vacanciers en partance, la *pasionaria* et le Juste s'abordent "avec la même question : Mirbeau est-il là ? " Et Séverine de raconter : "Lui, l'initiateur, le propulseur de toute l'affaire, le Nîmois subtil et placide, juif mâtiné de sarrazin, et moi, interprète instinctive du sentiment des foules, nous sentons combien l'être hardi, vivant, tumultueux qu'est Mirbeau, sera utile là-bas. Son immense talent au service de la cause l'aura peut-être moins servie que ne la serviront, sur place, son verbe enflammé, son geste énergique, son rire énorme. Il est le sarcasme en personne : il nous le faut contre ces bonzes !" (25) Tous trois sont logés à l'hôtel Moderne où, au lendemain de l'attentat contre Labori, Mirbeau fait un esclandre "homérique" en sommant son ancien patron, le Juif antisémite Arthur Meyer, de déguerpir au plus vite (26). Une photo - reproduite par J.-D. Bredin - nous montre le grand imprécateur , affublé d'un canotier et appuyé sur sa canne , en compagnie du romancier du coeur Marcel Prévost, naguère persiflé, et du dessinateur antimilitariste et

anticléric Hermann-Paul, qui illustrera *L'Abbé Jules*.

Après la dispersion du camp dreyfusard et les querelles intestines qui l'ont divisé, il n'est pas évident que Mirbeau et Lazare soient restés en contact comme ils l'étaient au plus fort de la lutte. Cependant que le grand écrivain connaît coup sur coup, avec *Le Journal d'une femme de chambre* et *Les Affaires sont les affaires*, un succès européen qui fait de lui l'un des phares de la littérature de la Belle Époque, Bernard Lazare est à mille lieues de ces préoccupations d'auteur saisi par la gloire : il se bat, dans l'obscurité, pour ses frères, les pauvres Juifs d'Europe orientale. Leurs priorités ne sont plus les mêmes, et cela explique peut-être que leurs liens se soient apparemment distendus.

Pourtant, sur le fond, rien ne les sépare. Et les bouleversants chapitres de *La 628-E-8* que Mirbeau consacre en 1907 aux émigrants juifs de Russie et aux pogromes antisémites, reflètent, non seulement l'immense pitié de Bernard Lazare, mais aussi ses ultimes analyses. Mirbeau voit en effet dans le peuple juif "l'éternel révolté". Malheureusement, les pauvres Juifs sont toujours trahis par "le Juif riche, ostentatoire, voluptueux, conquérant" - il pense évidemment au premier chef à Arthur Meyer - , qui renie son nom, qui a perdu "toutes les vertus anciennes de sa race", qui "travaille à la dépossession, à la ruine des autres", et qui est devenu de fait "le complice et, le plus souvent, le trésorier de toutes les réactions, même de la réaction antisémite, la plus hideuse, la plus barbare de toutes". Et Mirbeau de plaider à son tour pour que les prolétaires juifs, massacrés dans l'empire du tsar et boycottés en France, puissent enfin trouver "un pays libre - en existe-t-il ? - où d'être juif, cela ne soit pas une irrémédiable honte" (27).

Pourtant, lorsque Lazare meurt, le 1er septembre 1903, et que ses obsèques au cimetière Montparnasse sont suivies par quelque 300 ou 400 personnes, le nom de Mirbeau n'est pas cité. Absence d'autant plus surprenante qu'il villégiature alors dans l'Eure, à deux heures de route de la capitale, à Sainte-Geneviève-par-Vernon, d'où il suit avec vigilance la tournée estivale des *Affaires*, tout en sillonnant la Normandie à bord de sa nouvelle voiture, la fameuse 628-E-8. Faut-il incriminer un ennui de santé de dernière minute ? Rien ne l'atteste. Était-il précisément sur les routes lorsque la presse a annoncé la mort du Juste ? Ce n'est pas exclu, mais il est douteux que cela l'ait empêché de lire les journaux et de rentrer aussitôt à Paris. Son abstention est d'autant plus étonnante que, quelques jours plus tôt, il est venu spécialement à Paris rendre un dernier hommage à Gustave Larroumet, naguère qualifié de "cloporte" dans une lettre à Rodin... (28)

On peut déplorer cette absence incompréhensible, ainsi d'ailleurs que son abstention lors de la souscription lancée par l'ami Pierre Quillard pour élever à Lazare un monument en sa ville natale. Mais il est douteux que ce soient des divergences idéologiques qui aient réellement pu distendre *in extremis* une belle fraternité spirituelle (29).

Pierre MICHEL

NOTES

1. De 1880 à 1886, Mirbeau a publié nombre de romans sous divers pseudonymes, la plupart rédigés comme "nègre". Je compte en publier cinq, notamment *L'Ecuyère* et *La Belle Madame Le Vassart*.

2. Sur ce renouvellement du roman, voir Pierre Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, ch. VI (à paraître chez Minard en 1993).

3. Articles recueillis dans le tome I de ses *Combats esthétiques*, Séguier, 1993.

4. Voir notre préface des *Lettres de Gauguin à Mirbeau*, A l'Ecart, Reims, 1992.

5. Rééditée en 1982 chez Thot.

6. Voir notre édition des *Lettres de Saint-Pol Roux à Mirbeau*, A l'Ecart, à paraître en 1993.

7. Sur les liens entre "Mirbeau et les symbolistes", voir l'article de Pierre Michel, à paraître fin 1993 dans *Littérature et nation*, Université de Tours.
8. Voir notre édition des *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, 1990.
9. *L'Ordre de Paris*, 25 et 29 mars 1877. Je dois publier ces articles dans le n° 2 des *Cahiers Jules et Edmond de Goncourt*, à paraître fin 1993.
10. Le personnage de Lechat apparaît déjà dans l'une des *Lettres de ma chaumière* de 1885, "Agronomie" (*Contes cruels*, t. II, pp.193-210).
11. "La Grève des électeurs", *Le Figaro*, 28 novembre 1888 (recueilli dans *Combats politiques*, Séguier, 1990, p.119 sq.).
12. *Op.cit.*, p.167. D'abord publié en 1894 dans le supplément littéraire du *Figaro*.
13. Cité par Nelly Wilson, *Bernard Lazare*, Albin Michel, 1985, p.90.
14. Un dessin de la salle de rédaction de *L'Endehors* nous montre Mirbeau et Lazare debout côte à côte. Voir notre édition de la *Correspondance avec Camille Pissarro*, Le Lérot, 1990, p.129. Reproduit également par J.D. Bredin dans son *Bernard Lazare*, de Fallois, 1992.
15. Cf. Philippe Oriol, édition critique de *Juifs et antisémites*, Allia, 1992, p. XVII.
16. Et non "Donjon patriotique", comme une cocasse, mais incompréhensible coquille le fait dire à Bredin (*op.cit.*, p.84).
17. Cf. Philippe Oriol, *op.cit.*, p.XVIII. C'est une lettre de Paul Adam à Mirbeau, du 6 septembre 1892, qui nous apprend que c'est Mirbeau qui a réussi à caser Lazare au *Journal* (cf. *Cahiers naturalistes*, n° 61, 1987, pp.151-152).
18. Et non 25 francs, comme l'écrit malencontreusement Bredin (*op.cit.*, p.65).
19. Renseignement fourni par Philippe Oriol.
20. Cité par Nelly Wilson, *op.cit.*, p.403.
21. Dédicace de la première brochure, citée par Bredin, *op.cit.*, p.178.
22. Rapporté par Joseph Reinach, *Histoire de l'affaire Dreyfus*, Ed. de la *Revue blanche*, 1902, t. II, p.503.
23. Sur ses motivations voir la contribution de Pierre Michel, "Pourquoi Octave Mirbeau est devenu dreyfusard ?", dans le numéro spécial de *Mil neuf cents*, à paraître à l'automne 1993.
24. Ses articles ont été publiés par Pierre Michel et Jean-François Nivet dans *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991.
25. Séverine, "Mirbeau à Rennes", *Cahiers d'aujourd'hui*, n°9, 1922, pp.105-106.
26. Cf. Joseph Reinach, *op.cit.*, t. V, p.360. Sur Mirbeau et l'Affaire, voir aussi le ch. XVI de notre biographie d'*Octave Mirbeau*, Séguier, 1990.
27. *La 628-E-8*, Ed. Nationales, 1936, pp.128-129. Mon édition critique de cet ouvrage, à paraître dans la collection Bouquins, précise les rapprochements avec l'analyse de Lazare.
28. *Correspondance avec Rodin*, Le Lérot, 1988, p.140.
29. Nelly Wilson me signale, avec toutes les réserves indispensables, un ragot qui aurait été rapporté à Péguy par Georges Sorel : selon ce dernier, Lazare aurait été un mouchard, et son informateur aurait été ... Mirbeau ! Confiance d'autant moins vraisemblable que, à ma connaissance, Mirbeau n'avait aucune relation avec Sorel.